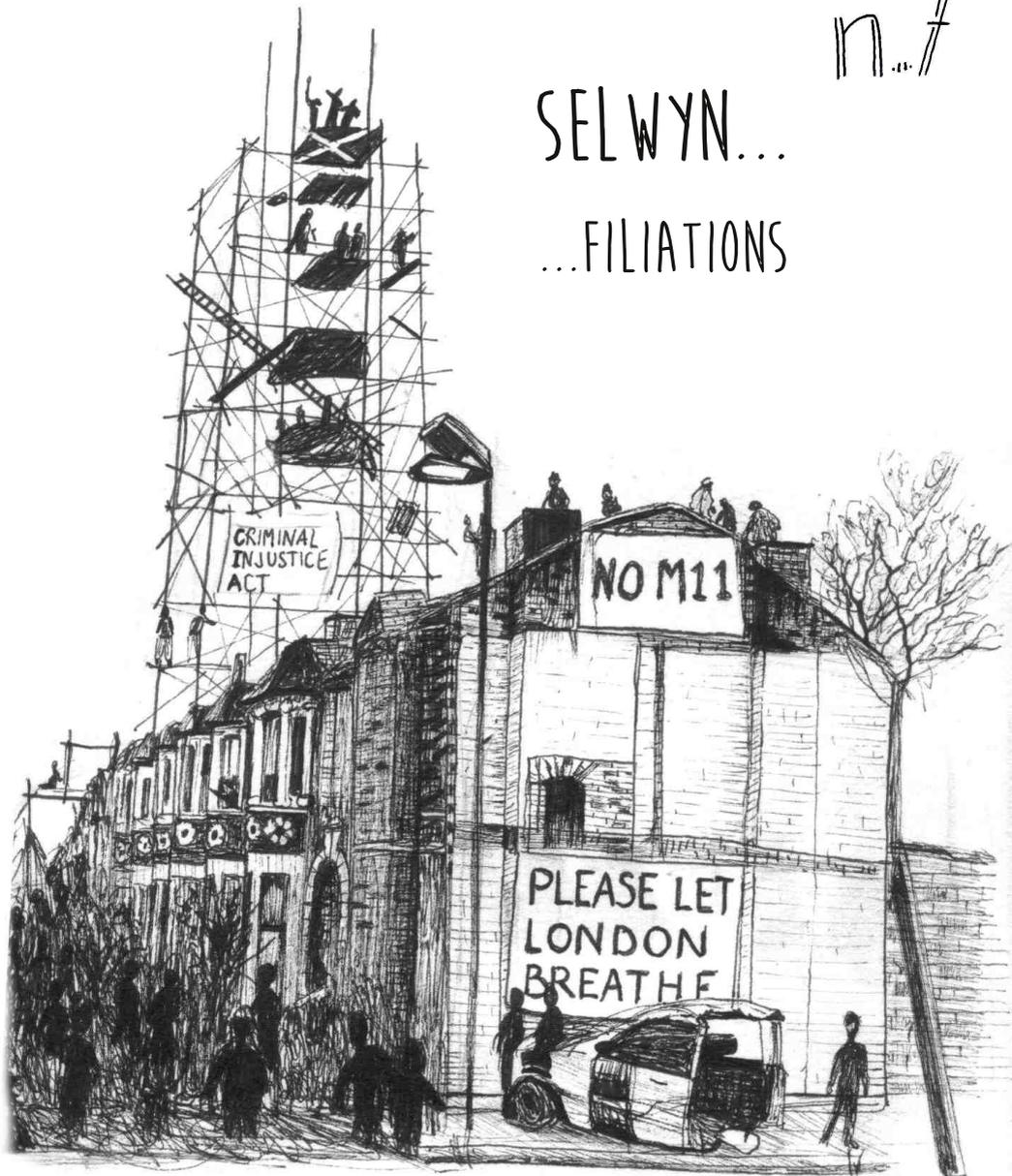


# QUARTIER LIBRE

n.7

SELWYN...

...FILIIATIONS



# TIERRA Y LIBERTAD !

En couverture : Rue squattée de Claremont Road contre l'autoroute M11 - Londres - 1997

# RÉCITS DES LENTILLÈRES...

*Le quartier libre des Lentillères est né à Dijon en mars 2010, à la suite d'une manifestation fourches en main organisée par différents collectifs. La volonté est alors d'établir un potager collectif sur une zone en friche depuis plus de 10 ans, pour s'opposer à la réalisation d'un projet d'urbanisme de la municipalité qui entreprend de bétonner 10 hectares de terres agricoles, vestiges de la ceinture verte maraîchère de la ville.*

*Le Pot'Col'Le (Potager Collectif des Lentillères) se met rapidement en place. Au fil des moments de jardinage, les rencontres se font, les amitiés et les complicités se tissent et avec elles, l'envie de rester et de poursuivre la lutte.*

*Une fête d'anniversaire mémorable, dans une grange occupée et retapée pour l'occasion, amène davantage de curieux sur la friche. Très vite, le mot passe. Jardiniers de tous âges et de tous horizons s'emparent à leur tour d'outils et après avoir défriché une parcelle, un carré, un triangle, un rectangle ou un cercle de végétation dense, remettent en culture une terre d'excellente qualité agronomique sur les zones en friche jusqu'alors.*

*Au même moment, au printemps 2012, un collectif de personnes décide de s'installer sur une parcelle attenante dans la perspective d'y établir une ferme maraîchère en lutte, malgré les menaces et la précarité liées à l'illégalité de l'occupation. Dès la première année de culture, les maraîcher-ères tiennent un marché à prix*

*libre chaque semaine pour permettre la rencontre avec les habitant-e-s du quartier et offrir des légumes de qualité accessibles au plus grand nombre.*

*Dans la foulée, des maisons sont squattées et des habitats légers (cabanes, caravanes, camions,...) essaient dans différents coins de ce qui ressemble de plus en plus à un quartier libre en construction.*

*Ce bout de nature au cœur de la ville, un temps laissé à l'abandon, reprend vie.*

*Dès le début de l'occupation, habitant-e-s et jardiniers-ères s'organisent pour porter la lutte en dehors du quartier. Des manifestations et d'autres moments d'actions en ville se succèdent : perturbation de la consultation publique, interpellation des élus lors des campagnes électorales, occupation de plateau télé, soupe party sur la place de la mairie, marchés sauvages, tags et fresque sur les murs du quartier et au-delà... Petit à petit, une nouvelle force politique à l'échelle de la ville émerge pour exiger l'abandon du projet d'écoquartier et la préservation de ce qui se construit depuis maintenant six années sur ce quartier. Les Lentillères sont aujourd'hui un lieu de résistance, de production agricole et de fête connu et soutenu par de nombreux-ses dijonnais-e-s.*

*Des solidarités se nouent également avec d'autres territoires en lutte, de l'opposition aux Center Parcs dans le Jura ou en Isère, à la lutte contre le projet d'enfouissement des déchets nucléaires à Bure en passant par la ZAD de Notre Dame des Landes.*

*C'est d'ailleurs à la lecture d'entretiens\* réalisés entre la ZAD de Notre Dame des Landes et la lutte NO TAV dans le Val Susa en Italie que nous est venue l'envie de réaliser cette suite d'interviews. Touché-e-s et ému-e-s par ces récits de vies bousculées par la lutte, nous souhaitons, à notre tour, poursuivre cette aventure de transmission de paroles qui, mises côte à côte, composent une mosaïque d'histoires de luttes. Nous espérons laisser une trace de l'histoire de ce lieu sans pour autant l'enfermer dans une vision unique.*

*Nous imaginons, au cours des mois à venir, publier une douzaine d'interviews de personnes qui font vivre les Lentillères chacun-e à leur manière, certain-e-s sont de proches camarades d'autres des personnes que nous croisons moins souvent.*

*Ces témoignages se veulent une invitation à se questionner sur nos pratiques, nos moyens et nos envies afin d'ouvrir l'imaginaire de la défense de ce lieu et de ses terres.*

*A travers ces brochures, nous espérons que s'exprimera la diversité des personnes qui constituent ce territoire. Parce que nous croyons fermement que c'est en composant avec ces différentes sensibilités que nous arracherons des espaces de liberté et d'autonomie.*

\* - disponible sur <https://constellations.boum.org>



SELWYN...

...FILIACTIONS

INTERVIEW RÉALISÉE "AUX RONCES" DANS LA CABANE DE SELWYN VIDÉE AVANT  
UN NOUVEAU DÉPART VERS L'INDONÉSIE - FÉVRIER 2017.

***Salut Selwyn ! Pour mieux comprendre ton implication actuelle aux Lentillères, est-ce que tu veux bien nous raconter d'abord tes premières expériences d'engagement militant ou de lutte ?***

**Selwyn :** C'était en Angleterre, dans les années 90. À ce moment j'étais encore au lycée.

À la télévision, il y avait des images sur les gens qui organisaient des campements contre la construction des nouvelles autoroutes, c'est ce qu'on a appelé les *Road Protest*. J'ai vu ça et j'avais trop envie de faire pareil ; mais j'ai pas trouvé dans ma ville de naissance, alors quand je suis allé à la fac j'étais décidé d'aller chercher cette lutte.

***Qu'est-ce qui t'a donné envie quand tu as vu ces images ?***

**Selwyn :** Je sais pas. Je pense qu'avant d'être impliqué, je ressentais déjà que la situation écologique de la planète était désastreuse. Et c'était très important pour moi d'agir parce que le monde était déjà un peu foutu. C'était il y a vingt ans, maintenant il l'est encore plus.

### ***Ce mouvement existait toujours quand tu étais à la fac ?***

**Selwyn :** En fait, c'était un peu le début, j'ai commencé à m'impliquer en 1993 et la plus grande lutte c'était les années suivantes. J'ai participé un peu mais pas à fond parce que, pour participer aux luttes contre les autoroutes, il faut habiter sur place. Moi je faisais des allers-retours pour faire des actions. Ce n'est que par la suite que j'ai habité dans des arbres et que j'ai été expulsé. Mais j'étais pas dans les expulsions les plus fortes, comme celles qui ont durées plusieurs semaines.<sup>1</sup> Habiter dans les arbres, c'est une tactique qui s'est beaucoup développée dans le mouvement : c'était de construire les cabanes dans les arbres pour mieux résister à l'expulsion. Je suis d'abord allé plusieurs fois partager la vie dans les campements, mais on faisait aussi des actions parallèlement dans notre ville. C'était une petite ville, on était que trois ou quatre militant-e-s à chaque fois, alors on faisait des toutes petites actions. Par exemple, on a occupé des banques contre la « dette du tiers monde ». On a aussi mis en place des blocages de stations essence Shell tous les lundis matin en soutien au peuple Ogoni dont neuf membres avaient été tués par l'Etat du Nigeria parce qu'illes militaient contre la pollution engendrée par les exploitations pétrolières de la compagnie dans le delta du Niger. On a également occupé les rues pour y faire des fêtes et lutter avec les gens qui se battaient contre la culture du tout-automobile. Bon et il y a aussi les actions dont j'ai trop honte pour les raconter ici.

1 - Le mouvement des *road protest* des années 1990 s'est constitué autour de l'occupation de nombreux lieux (maisons, quartiers entiers, arbres dans la ville, forêts,...). La résistance acharnée des occupants a fait se prolonger certaines expulsions qui sont devenues mythiques comme dans la forêt de Newbury ou le quartier londonien de Claremont Road.

**Tu peux redire un peu plus en détail ce qu'a été le mouvement des road protest ?**

**Selwyn :** Oui, c'était un mouvement comparable en puissance à la zad de Notre-Dame-des-Landes. Plusieurs milliers de personnes ont occupé les sites prévus notamment pour les nouvelles autoroutes mais pas uniquement, aussi les mines de charbon par exemple. Moi, dans ma ville, pendant tout un été on a occupé le site d'un futur centre commercial. Et plein d'autres trucs de ce genre.

Mais le cœur du mouvement c'était la lutte contre la mise en place de tout un réseau autoroutier et routier avec ses infrastructures. C'était un projet de l'Union Européenne à la base. Le gouvernement anglais avait un grand plan avec des centaines de nouvelles routes, de contournements de ville...

La lutte était un peu inspirée des mouvements des Etats-Unis de Earth First!<sup>2</sup>, sauf que là-bas c'était une vraie zone sauvage qui était menacée. Alors c'était surtout orienté contre l'industrie du bois, contre les grands barrages, les trucs comme ça. Mais en Angleterre il n'y avait presque pas de forêts, on a décidé de défendre les derniers arbres qui restaient pour défendre la terre. La lutte venait aussi d'une culture d'action directe. Oui c'était clair. Par exemple, à l'époque il n'y avait jamais de manifs en Angleterre parce que la culture militante dominante c'était « pourquoi faire une manif ? »... Les manifs c'était pour demander quelque chose au pouvoir et à l'époque, on pensait que c'était mieux d'agir direct.

2 - Earth First! est l'un des premiers groupes écolo-radical d'action directe né aux Etats-Unis en 1980. Leur slogan « *No compromise in defense of Mother Earth !* »

**Moi, je connais peu ce mouvement, mais les quelques images que j'ai en tête c'est le documentaire *Life in the Fast Lane*<sup>3</sup> et ce qui m'a beaucoup marqué, c'est qu'il y a une vraie diversité de gens dans le mouvement : des habitant-e-s, des squatter-euse-s, des jeunes, des vieux-vieilles...**

**Selwyn :** Oui, c'est vrai, d'autant que le film *Life in the Fast Lane* raconte un épisode urbain de la lutte à Londres, dans un quartier assez populaire, avec beaucoup d'histoires. Dans la capitale il y a toujours plus de diversité. Mais c'est vrai que pendant cette lutte, plein de gens qui habitaient dans les quartiers concernés se sont beaucoup radicalisés et ça amène forcément de la diversité. Moi je suis allé à Londres quelques fois pendant la lutte, pour faire des actions. C'est la première fois dans ma vie que j'ai vécu une telle puissance collective. On a fait des occupations de chantiers avec des centaines des personnes qui s'attachaient aux pelleteuses avec des antivols de vélos autour de leur cou. Des personnes avaient même réussi à passer le cordon de flics pour aller grimper sur les grues. Il y avait vraiment la sensation que tout était possible. On n'avait pas peur. Malgré les milliers de flics contre nous on était convaincus que ce n'était pas possible de perdre. On n'avait rien à perdre.

Quand c'était dans la campagne, il ne s'agissait pas seulement de lutter contre l'autoroute, mais aussi de créer une communauté de soutien mutuel, entre des gens de cultures très différentes. Beaucoup de gens venaient d'expériences de vies difficiles, illes venaient de la rue et avaient des problèmes avec l'alcool ou la

3 - *Life in the Fast Lane : The No M11 story, 1995, UK*

drogue. D'autres étaient passés par l'armée et ont été traumatisés là-bas. Mais à côté de ça, il y avait aussi pas mal d'étudiant-e-s activistes écolos de la classe moyenne. Tous ces gens là se retrouvaient ensemble. Même si les participant-e-s de ces luttes provenaient de réalités assez différentes, je crois qu'il y avait vraiment cette culture que chacun apporte quelque chose d'important. J'ai l'impression qu'on a toujours trouvé les moyens de lutter ensemble.

***Dans le film, on voit aussi un fort attachement aux actions directes non-violentes, est-ce que c'était une réalité de l'ensemble du mouvement ?***

**Selwyn :** Oui, il y avait beaucoup de polémique pour savoir ce qu'était une lutte non-violente et ce qui ne l'était pas, et c'était lié à la convergence de beaucoup de cultures de luttes. Avant, dans les années 80, il y avait un important mouvement, surtout tenu par des femmes, contre l'armement nucléaire dans lequel il y avait une forte culture de la non-violence. Mais il y avait aussi d'autres composantes, alors cette question était toujours en débat. Il y avait par exemple des anarchistes qui venaient plus de la culture anarcho-punk avec une vision de classe très forte. Elleux, illes ne défendaient pas du tout l'idée de la non-violence. Par exemple, dans chaque édition de leur journal il y avait systématiquement une photo d'un flic blessé. La question de la violence était toujours en débat mais je pense que c'est devenu un peu évident que ce n'était pas possible d'être toujours non-violent, même les gens avec une idéologie non-violente se disaient ça. Il faut aussi préciser que la violence était comprise comme la violence physique contre les personnes. Personne n'avait de problème avec le sabotage par exemple, sauf s'il risquait de mettre en

danger la vie d'un ouvrier - comme couper les freins d'un véhicule. C'était surtout dans les manifs, ou les autres mobilisations en ville que le débat autour de la question de résister par la violence ou pas était le plus fort. Mais je pense que pour la plupart d'entre nous, ce débat est assez vite devenu un peu relou, on avait envie de dépasser cette dichotomie. Comme on faisait très souvent des actions - au moins chaque semaine - et qu'on était souvent arrêtés, c'était plus pratique si les charges retenues contre nous étaient plus légères, donc on a pris la stratégie d'appeler nos actions « non-violente ».

Quoiqu'il en soit de ce débat autour de la violence, et même si on a perdu beaucoup de batailles jusqu'à l'année 1997 -parce que les projets se sont faits et que les routes ont été construites- c'est grâce à toute la force qu'il y avait derrière nous et tout le soutien populaire que le gouvernement a finalement annulé tous les nouveaux programmes de construction d'autoroutes. Parce que ça leur avait coûté trop cher. Après 1997, on n'a presque jamais perdu une lutte parce que la menace qu'on représentait était trop forte. Ça a créé un rapport de force. C'est certain.

Après ça, on a eu d'autres expériences similaires avec un fort mouvement contre les OGM qui ressemblait un peu à celui des faucheurs volontaires ici. Le mouvement en France était plus structuré. En Angleterre, il s'agissait de groupes affinitaires tenus par un réseau informel. C'était plutôt des actions dans la nuit sans revendication. Mais là aussi, on a gagné ! Quand on a commencé, il y avait 300 champs d'essai dans la campagne en Grande-Bretagne. Quelques années après :

il n'y en avait plus. Dans les supermarchés, ce n'était pas possible d'acheter des produits OGM, pas même du lait ou de la viande issus d'animaux qui auraient mangé des OGM. Il n'y en avait plus parce qu'il y a eu beaucoup d'actions contre les supermarchés et beaucoup de gens avaient peur de manger ça.

Ça nous a donné la sensation que c'était possible de gagner, que c'était possible d'être en lutte contre une grosse industrie des travaux publics ou celle des OGM et de gagner avec quelques centaines de personnes. C'est ce même réseau qui a organisé les premières actions clandestines contre les OGM, beaucoup avant que les grandes ONG aient commencé d'agir.

***Jusque là, tu nous a beaucoup parlé du sens politique qui t'as mené à la lutte et peut être moins de ce que tu y a trouvé personnellement ? Qu'est-ce qui a fait que tu es resté impliqué par la suite ?***

**Selwyn :** Euh, mais je sais pas trop quoi dire... Je pense que c'est assez évident : habiter dans un collectif et être ensemble en lutte c'est quelque chose qui transforme ta vie, et c'est un peu pour ça que maintenant, 24 ans plus tard, je fais toujours la même chose. C'est vrai qu'aux Lentillères, on n'est pas trop menacé pour l'instant, alors on sent pas toujours que c'est la lutte pour défendre l'endroit où on habite, mais un jour ça va arriver. Et je pense que toutes ces choses qu'on fait ensemble, maintenant, ça aide à créer la force dont on aura besoin s'il faut vraiment lutter pour la défense de la zone. Ça a beaucoup plus de force et de sens que si c'était lutter pour défendre quelque chose d'autre. C'est pas uniquement la terre qu'on a travaillé que l'on va défendre. C'est les trucs qu'on a vécu ensemble, toute la joie, toutes les fêtes, tous les moments un peu difficiles.

Et c'est sûr que, dans l'intensité de la lutte, tout ça s'est multiplié.

Pour autant, je reste lucide, parce que je vois bien que beaucoup de personnes avec qui on a pris beaucoup de risque ensemble et partagé des moments forts il y a 20 ans ont pris d'autres directions que celles de la lutte. Même si personne n'a pris un chemin horrible, comme être chef d'entreprise.

***De ton côté, après ce moment des road protest tu es parti d'Angleterre...***

**Selwyn :** Oui, c'était en 2000. Il y avait une conférence de l'ONU sur le changement climatique, ce devait être une des premières COP<sup>4</sup>. Elle se tenait aux Pays-Bas. Parallèlement, il y avait des réseaux en Grande-Bretagne et aux Pays-Bas qui commençaient à se constituer autour de réflexions sur comment agir contre la menace importante mais également intangible qu'était le changement climatique. Alors on a organisé des actions là-bas à la COP. C'était le début des mobilisations contre les grands sommets des institutions de la mondialisation. Pour nous, la COP ça en faisait partie. J'ai rencontré un groupe d'ami-e-s là-bas, lors de ces actions aux Pays-Bas et ça a été un peu un coup de foudre collectif. Après le sommet, on a fait le voyage ensemble pour participer à une autre mobilisation du même ordre. Ensuite, on a décidé d'habiter ensemble... à Barcelone...

4 - Réunion de représentants mondiaux organisée à partir de 1995 par l'ONU autour de la question du changement climatique .

***Peux-tu préciser un peu quelles étaient les ambitions politiques de ces contre-sommets?***

**Selwyn :** Oui c'est vrai que maintenant c'est un peu de l'histoire ancienne tout ça (rires). C'était un peu le début d'internet, il y avait beaucoup de connections entre les luttes. Les luttes des zapatistes au Mexique résonnaient pour beaucoup de gens ailleurs dans le monde. D'ailleurs les zapatistes ont essayé de créer des réseaux plus larges. Il y avait cette idée que si le capitalisme se globalise il faut globaliser les luttes. Et c'était aussi un moment où l'OMC<sup>5</sup> essayait de faire des accords beaucoup plus puissants sur le commerce, notamment à travers un « Multinational Agreement on Investment », un accord qui donnait tout le pouvoir aux multinationales. On était tout juste dix ans après la fin de la guerre froide, un moment où les multinationales ont vraiment essayé de consolider leur pouvoir. Alors il y avait des mobilisations contre l'OMC, d'abord à Genève, et après la plus connue à Seattle. Et on a commencé à aller d'un sommet à l'autre. Il y avait un été, peut-être bien en 2001, pendant lequel, je sais pas pourquoi, mais il y avait 5 ou 6 sommets importants en Europe. Il y avait la conférence de l'Union Européenne à Göteborg, juste après la conférence de la Banque Mondiale à Barcelone qui elle a été annulée parce qu'ils avaient peur des débordements. Ensuite le G8 à Gênes et enfin quelque chose en Autriche... Et tout le monde, cet été là, a fait le tour... On est tous allé d'un contre-sommet à l'autre. C'est devenu un peu sérieux quand illes ont tué les gens à Gênes en 2001. C'était assez clair que la répression

5 - Organisation Mondiale du Commerce. Elle régit le commerce international entre les pays. C'est un des principaux outils de la mondialisation économique et de la libéralisation du marché en favorisant les gros producteurs et les pays riches.

allait être plus forte que nous et qu'il allait être difficile de continuer la mobilisation. Peut-être il fallait une autre tactique, plus stratégique.

Avant Gênes, l'objectif était clair : mettre en place des actions directes pour forcer l'abandon du sommet, soit par un blocage totale de la ville, soit en arrivant à accéder au bâtiment où se tenait la conférence pour les attaquer. Après Gênes, vu que personne ne croyait qu'il serait possible de dépasser tous les cordons et barricades de policiers, il y a des personnes qui ont préféré faire des actions décentralisées pour mieux pouvoir choisir où et comment lutter. D'autres ont quand même choisi de continuer à aller à de grands moments de convergence, souvent avec l'objectif de casser tous les symboles du capitalisme dans les villes, comme les banques, les Macdonald, etc.

***Donc tu t'es vite senti part d'un réseau plus large. J'ai l'impression qu'aujourd'hui, il y a un peu moins cette possibilité de ressentir cela qu'il y a dix ans : lorsque moi je suis arrivée à Dijon, c'est un peu moins facile de se sentir part d'une communauté plus large***

**Selwyn :** Oui, ce n'était pas partout comme ça. A Dijon c'était comme ça parce qu'il y avait les Tanneries. Moi, j'ai commencé à bien connaître Dijon autour de 2006. J'étais encore à Barcelone à l'époque, mais les Tanneries étaient déjà assez connues en Europe comme une base d'organisation. Plusieurs événements politiques ont été organisés en partie depuis là-bas, comme le No Border International à Strasbourg<sup>6</sup>. C'était une occasion de

6 - No Border : Réseau transnational de collectifs et d'individus investis dans des luttes autour de la liberté de circulation et l'abolition des frontières. Depuis le début des années 2000, le réseau organise régulièrement des campements de plusieurs jours dans des lieux situés à proximité des frontières ou symboliques des politiques européennes de contrôle de l'immigration, comme à Strasbourg en 2002 (Parlement européen et base du Système d'information Schengen).

réunir tout le mouvement pro immigration d'Europe, en 2002. Et il y avait des ami-e-s français-e-s qui m'avaient invité à venir faire quelques actions en France, et je suis venu quelques fois. C'était des actions organisées par ce réseau francophone Sans Titre<sup>7</sup>, et pour moi c'était impressionnant. J'aimais bien ce réseau, même si je n'avais pas assez participé pour vraiment comprendre qu'est-ce que c'était pour les gens les plus impliqués. Mais moi je le voyais comme un voyage d'expérimentation politique collectif qui reprenait un peu tous les trucs que j'ai bien aimé en Angleterre : les actions directes, dans des groupes affinitaires bien organisés, mais articulées à une pensée politique plus globale comme ce que je vivais en Catalogne. Les choses étaient beaucoup réfléchies, parce qu'en Angleterre, souvent, quand on fait des actions, c'est un peu faire des actions parce qu'il faut en faire, sans beaucoup réfléchir. Avec Sans Titre il y avait aussi une culture de résistance qui s'associait à un fort travail autour de la politique sensible, plus personnelle : comment travailler en groupes, comment réfléchir les relations entre les personnes. Dans ce réseau, il n'y avait pas de séparation entre ces deux aspects, ce qui était bien. Aussi on parlait de comment être bienveillant, et ça c'était super : quand je suis arrivé là bas -alors que c'était un réseau où tout le monde se connaissait un peu- illes ont vraiment fait des efforts pour que je me sente bienvenu, pour que je participe, alors que moi je ne parlais quasiment pas le français. Illes essayaient. C'était un peu ça l'esprit de ce réseau.

7 - Réseau qui a été un espace de rencontres régulières pendant plus de 10 ans entre des collectifs anticapitalistes ainsi que des espaces autonomes urbains et ruraux. Il a initié une série d'actions, de rencontres, de publications.

***Et cet esprit là tu l'avais pas senti à Barcelone ?***

**Selwyn :** Euh à Barcelone un peu moins je pense. Dans les années suivantes, il y a eu des amies féministes qui ont commencé à faire des choses non-mixtes pour la première fois. Et elles ont beaucoup discuté de comment on travaille ensemble, elles ont critiqué la figure typique du mec qui parle pendant une demi-heure sans arrêt pendant une réunion sans laisser la parole aux autres. Et on a aussi commencé à faire des groupes queers dans lesquels on avait un peu ces mêmes sujets de discussion.

C'était aussi un moment où il y avait de plus en plus de gens d'ailleurs et Barcelone a commencé à devenir une ville un peu « internationale ». Notamment parce que c'était facile de squatter. Il y avait un grand mouvement de squat avec des gens qui venaient d'autres pays d'Europe, d'Amérique Latine. Tout le monde apportait beaucoup de culture militante et c'était chouette. Par contre avant ce mouvement, les squatteur-euse-s c'étaient les gens du quartier, tu squattais le quartier dans lequel tu avais passé toute ta vie. Et les gens étaient très liés à la vie de quartier. Le lien avec les voisins était très fort. Ces connections avec le voisinage ont été un peu perdues lorsqu'est arrivée cette vague de squatteur-euse-s internationaux-les, qui notamment parlait espagnol plutôt que catalan. Ça a changé un peu.

***Au final, la première fois que tu es venu à Dijon c'était dans le cadre de rencontres Sans Titre...***

**Selwyn :** La première fois que je suis venu, en réalité c'était un peu avant mais j'en parlerai pas. C'est pas la peine.

### ***Ah bon pourquoi ? C'est pas intéressant ?***

**Selwyn :** Ben si je peux, parce que c'est drôle, ça parle un peu de rencontres entre cultures militantes. Je revenais d'actions contre le sommet COP 6 sur le changement climatique qui avait eu lieu à la Hague et j'allais à un autre contre-sommet, celui de l'Union Européenne qui se tenait à Nice.

Il y avait quelqu'un des Pays-Bas qui faisait partie de mon groupe d'ami-e-s et qui avait une relation amoureuse avec quelqu'un d'ici avant. Elle savait qu'il y avait l'idée de squatter un train pour aller à Nice. Alors on est venu tout notre groupe de douze hyper motivé. L'idée c'était de venir assez tôt à la gare de Dijon pour bien anticiper. On est arrivé vers 20h pour un train qui devait partir vers minuit. On est resté longtemps comme ça à la gare, les douze ami-e-s et une cinquantaine de personnes de Dijon. Et les flics sont arrivés à 23H45 pour nous empêcher de monter gratuitement dans le train. Mais ils n'étaient pas très nombreux. Le train est arrivé et les flics ont essayé de nous bloquer. Et tu vois nous, on venait du nord de l'Europe, où les flics sont un peu moins violents. On pensait que les flics allaient pas être aussi réactifs que ça. Alors on a couru. Les dijonnais-e-s, elle-eux qui connaissait un peu mieux l'ennemi, illes étaient un peu plus... réservé-e-s (rires!!!). On s'est tous pris des coups de bâtons sur la tête. Deux personnes ont fini à l'hôpital. Ce train ce n'était pas un train normal, il avait été payé par les syndicats alors après ça, les syndicats ont proposé de nous offrir des places. Et pour la blague, le groupe de Dijon a dit « ok merci » mais nous on a dit « non, jamais ! », à l'époque on ne voulait rien accepter des syndicats. Bon de toute façon on avait pas vraiment le choix, il fallait amener les blessé-e-s à l'hôpital.

***Refuser les places de train offertes par les syndicats, vous étiez vraiment vraiment radicaux !!!***

**Selwyn :** oui c'était la jeunesse (rires)... Et on a squatté un autre train le lendemain, sans aucun problème !

Mais sinon, les gens de Dijon, j'en avais aussi croisé-e-s certain-e-s lors d'une action à Nantes. Il s'agissait d'occuper des arbres contre la construction d'un Établissement pour Mineurs (EPM), une taule pour les enfants. C'était en 2005 ou 2006.... Oui, 2006 c'est ça. C'était une action organisée discrètement. Aucun mail. Tout était passé par lettre. C'était vraiment impressionnant comme illes ont organisé ça. Illes ont chouré assez de choses pour construire des cabanes en haut des arbres : du matos d'escalade, des cordes, des baudriers, des clous et tout ce qu'il fallait pour survivre dans les arbres alors qu'on était en plein mois de février ! Tout a été monté dans les arbres dans la nuit et ensuite la construction de cabanes a commencé pour pouvoir rester au moins quatre jours. Et ça a duré quatre jours...

L'action n'était pas officiellement organisée par le réseau mais elle a été possible grâce au réseau d'amitiés tissé autour de Sans Titre.

Ce sont donc ces personnes rencontrées à Nantes et des françaises qui habitaient à Barcelone qui m'ont donné envie de venir connaître un peu plus Dijon. À l'époque, elles participaient à l'organisation d'un grand rassemblement aux Tanneries : l'AMP (Action Mondiale des Peuples). Moi, je voulais connaître un peu mieux ce réseau et comme j'aime organiser des grandes rencontres j'ai voulu y aller un mois en avance pour la préparation. Voilà, c'est comme ça que j'ai passé un mois aux Tanneries.



UN AN APRÈS LES EXPULSIONS DE LA FORÊT DE  
NEWBURY, OCCUPATION DU CHANTIER- MARS 1997



***Au début tu parlais beaucoup d'aller de contre-sommet en contre-sommet. Là, on dirait que ça changeait quelque chose de se dire : on va organiser un événement qui va croiser plein plein de gens de plein de villes. Il s'agissait de suivre un calendrier propre, et de ne pas agir en réaction à un événement institutionnel.***

**Selwyn :** Oui, c'est vrai. Même s'il y avait encore d'autres mobilisations dans le même temps. L'idée de l'AMP c'était essentiellement de constituer un grand réseau international anticapitaliste. Si je ne me trompe pas, cette coordination a commencé à exister en 1998, et au début c'était vraiment une tentative de créer des liens entre les grands mouvements révolutionnaires horizontaux (surtout paysans mais pas uniquement) en Amérique Latine et Asie. Je ne me rappelle plus du détail des objectifs du réseau mais l'idée c'était de permettre des échanges et de s'inspirer mutuellement de trajectoires de lutte.

C'était le début de l'âge d'internet et ça a bien facilité la naissance des réseaux tel que l'AMP. Pour la première fois il était possible pour plusieurs mouvements de développer ensemble une nouvelle vision anticapitaliste. Les réseaux comme AMP ont aussi aidé à organiser des mobilisations contre les sommets des institutions de la mondialisation comme l'OMC, le FMI etc. qui étaient aussi toujours accompagnés par les énormes manifs dans les grandes villes que ce soit au Brésil, en Inde, ou au Nigeria.

Lorsque il y a eu cette conférence de l'AMP à Dijon, ce réseau international était déjà un peu en train de mourir, mais le réseau francophone lui restait plus fort. Pour la rencontre à Dijon, 90 % des participants c'était des personnes de France, Suisse ou Belgique. Il n'y avait

que peu de participants d'ailleurs. La conférence était organisée autour de cinq thèmes principaux et devait avoir lieu dans cinq lieux différents car c'était une conférence décentralisée. Chaque thème était discuté dans un lieu. À Dijon, ça tournait autour de l'autonomie et des squats, dans une autre ville de l'écologie, et ailleurs des luttes numériques. Moi, je suis allé à Lyon et on a discuté autour de la question du genre. Et puis, à la campagne, les discussions étaient plus orientées autour de la question des territoires. A la fin des cinq rencontres décentralisées, tout le monde devait se retrouver à Dijon pour quatre jours de conclusion et c'était un peu fou parce qu'il y avait jusqu'à 500 personnes rassemblées aux Tanneries. Ça reste un des événements politiques les plus importants qu'il y a eu là-bas. Pour accueillir tout ce monde, on a changé tout le fonctionnement du lieu : la cuisine collective avait été déplacée dans l'atelier mécanique plus vaste ; un vieux bus, repeint en rose pour l'occasion, servait d'espace informatique ; le cinéma avait été installé dans la salle de concert. Toute la vie collective se passait dans l'immense couloir extérieur qui pouvait abriter plusieurs centaines de personnes.

***Après cette période tu as aussi voyagé plus loin...***

**Selwyn :** Oui, j'ai aussi passé pas mal de temps en Indonésie, où je suis allé à chaque fois par la terre, sans prendre d'avion. Au début, c'était parce que j'avais décidé de voir comment s'organisent les dynamiques de luttes, et le mouvement social dans son ensemble. Je savais que pour faire ça, il faut prendre du temps pour apprendre les langues et avoir un investissement un peu plus sur le long terme. Et alors

je suis tombé sur l'Indonésie, je ne sais pas exactement pourquoi. J'ai appris la langue, je me suis mis à faire des traductions. J'ai rencontré des personnes et des collectifs en lutte. En Indonésie, il y a beaucoup de mouvements de paysans assez forts qui défendent leurs terres contre des mines d'extraction ou des grands projets comme la construction d'aéroports ou encore contre des méga-plantations. Moi, je me suis beaucoup intéressé à la situation en Papouasie Occidentale. C'est une province de l'Indonésie mais où la culture est assez différente du reste du pays. Il y a une relation d'ordre colonial de l'État indonésien envers les peuples là-bas. Pendant plus de cinquante ans les Papous ont lutté pour l'indépendance, et on estime à 200.000 le nombre de personnes qui ont été tuées par l'État au cours de cette guerre de basse intensité qui n'a d'ailleurs jamais vraiment fini. Les Papous, ils ont la peau noire. Il y a beaucoup d'ethnies qui habitent dans la montagne et dans la forêt, et il y a un fort racisme contre eux. Il y a beaucoup de gens de toute l'Indonésie qui vont chercher de l'argent là-bas parce qu'il y a du travail bien rémunéré, mais c'est très difficile pour les papous natifs d'avoir accès à ces emplois et ils font partie des classes les plus pauvres de toute l'Indonésie. Il y a notamment la plus grande mine d'or du monde, et ça alimente une économie très forte. Mais les papous, ils n'en voient pas la couleur. Au contraire, de nombreuses terres sont accaparées, surtout pour les plantations, parce que c'est un peu le nouveau front pour l'industrie de l'huile de palme qui a déjà ravagé des grandes zones ailleurs en Indonésie. Souvent, les militaires sont avec les sociétés d'huile de palme pour prendre les terres. Ils participent à l'intimidation des natifs pour les forcer à vendre ces terres et ces forêts. Une des choses que je tente de

faire, c'est de visibiliser les luttes menées pour défendre les terres. Mon deuxième axe de travail consiste à mieux comprendre comment fonctionne l'industrie de l'huile de palme là-bas. Je fais beaucoup de recherches pour soutenir les luttes là-bas : Quelles sont les entreprises ? Que font-elles ? Qui sont les intermédiaires ? C'est un peu étrange parce qu'avant, en Angleterre, on a mené des luttes très fortes pour défendre quelques arbres ou quelques bouts de forêts, et là-bas on parle de plantations qui sont de la taille d'un département français.

***Oui la zad, comparativement, en surface, c'est rien.***

**Selwyn :** Oui j'étais hyper étonné : la zad c'est 1.600 hectares et là-bas une plantation ça représente 40.000 hectares. Ça veut dire une seule culture sur 40.000 hectares ! Et souvent la même entreprise achète plusieurs plantations. En ce moment, je fais des recherches sur un projet de plantation qui menace 270.000 hectares de forêt primaire. Et si je passe beaucoup de mon temps dans ces recherches et à écrire des rapports, c'est parce que je pense que c'est possible de faire arrêter tout ça.

***Qu'est-ce qui te fait penser ça ?***

**Selwyn :** Tu sais, c'est comme un front qui avance. Ce coin de la planète c'est le nouveau territoire pour les industries extractivistes. Sur les autres îles : Borneo, Sumatra,... ils ont déjà pris presque toutes les terres, pour les plantations, pour les mines de charbon. En Papouasie c'est seulement maintenant que commence l'offensive. Parce qu'en Papouasie, ils ont toujours butté, il y a toujours eu beaucoup plus de risques pour les

investisseurs parce qu'il y avait des conflits avec les habitant-e-s et aussi parce qu'il y a assez peu d'infrastructures. Il y a beaucoup de résistance, si on entend « résistance » dans un sens plus large qu'uniquement celle contre les grandes plantations. Mais aussi après cinquante années de conflit entre l'État indonésien et le peuple de Papouasie il y a une tension permanente entre les papous et les indonésiens. Tout le monde sait qu'une explosion de colère peut arriver à tout moment, et ça donne un certain rapport de force aux Papous parce que les autorités veulent que tout reste calme. Malgré ça, les entreprises forestières et de plantations sont prêtes à tout pour avoir la forêt : tromperie, manipulation, corruption, tout est possible.

***Et en face, quels sont les moyens de lutte et d'organisation ?***

**Selwyn :** On ne parle pas d'une résistance comme celles des grands mouvements d'Amérique latine. Les communautés affectées par les plantations sont souvent des peuples de chasseurs-cueilleurs qui n'ont jamais été militants avant. Selon la loi ils ont le droit foncier collectif comme peuples indigènes. Donc ils peuvent ne pas vendre la terre. Mais pour être entendus dans leur refus de vendre, il faut vraiment dire « non ». Leur résistance est beaucoup liée à la défense de ces droits. Par exemple, ils mettent des panneaux autour pour dire « on veut pas la plantation ici ». Mais souvent le travail le plus important consiste à maintenir l'unité dans le village - pour s'assurer que personne ne prend l'argent des entreprises qui profitent d'un moment de faiblesse. Une fois que quelqu'un a signé un contrat, c'est beaucoup plus difficile de continuer à lutter. Des manifs

et des actions sont aussi organisées, soit dans la ville la plus proche, soit directement sur le site concerné. Il y a aussi des blocages dans le cas où l'usine d'huile de palme est déjà construite. Souvent l'action directe, c'est difficile, il y a beaucoup de répression. Les grandes entreprises payent les flics et militaires comme gardes de sécurité. Mais, grâce aux mobilisations populaires ils ont quand même pu arrêter plusieurs projets de plantations. C'est une situation compliquée. Les deux provinces de Papouasie ont une part d'autonomie et les fonctionnaires du gouvernement local sont en général papous donc d'un côté ils prennent l'argent des investisseurs et octroient les permis d'exploitation alors que d'autres essaient de défendre les droits des peuples et tendent donc à annuler ces permis.<sup>8</sup>

***Dans le cadre de tes recherches, tu travailles aussi pour des ONG, quel sens et quelles limites tu y vois ?***

**Selwyn :** J'y mets pas mal de limites, parce qu'avant déjà j'avais de fortes critiques de l'action des ONG. Par exemple, dans le mouvement contre les OGM, les ONG ont souvent eu des revendications beaucoup plus faibles que celles des mouvements de base (peut-être pour pouvoir faire état d'une victoire après coup). Et vu qu'ils ont un fort potentiel de propagande, ça a posé des limites aux débats. Et il faut bien dire que ça reste un peu ça.

Maintenant, j'accepte de faire des recherches de façon freelance pour les ONG. Mais, s'il s'agit d'avoir une forme d'interventionnisme dans des mouvements de base ça ne me va pas. Je préfère choisir les jobs dans

8 - À ce sujet, voir le blog en anglais de Selwyn <http://awasmifee.potager.org>

lesquels on me demande de travailler à mettre de l'information à disposition de ceux qui luttent sur le terrain.

Bon et puis je fais pas mal d'autocritique sur ces choix ! En ce moment, l'industrie d'huile de palme commence à changer un peu. Plusieurs entreprises qui font le commerce d'huile de palme ont déclaré qu'elles ne voulaient plus vendre l'huile de palme qui vient d'exploitation qui continuent à détruire des forêts. Ce n'est qu'une petite réforme capitaliste, mais je vois que, grâce à ça, des plantations ont été stoppées. Est-ce que maintenant il faut lutter dans ce cadre là, surveiller que ces multinationales respectent leurs engagements ? Ce n'est pas mon outil de lutte préféré, j'aimerais mieux que ce soit les gens en lutte qui permettent de mettre en échec les projets mais si ça permet d'arrêter quelques plantations... Ça reste un moyen de lutter tout en étant ici, en Europe, plus particulièrement aux Lentillères.

***Oui parce qu'à ton retour en Europe c'est aux Lentillères que tu t'es installé ? Comment ça s'est passé ?***

**Selwyn :** À mon retour en Europe, après encore un certain temps de voyage, je commençais à avoir besoin de me poser dans un endroit. J'ai réfléchi aux différentes options qui s'offraient à moi. J'ai hésité entre Barcelone, Notre-Dame-des-Landes et ici. Ce qui m'a convaincu c'est qu'ici je savais que je restais sur un lieu en lutte mais quand même assez tranquille pour pouvoir dégager du temps pour continuer mes activités de recherches et de soutien en lien avec l'Indonésie.

### ***À quel moment es-tu arrivé ?***

**Selwyn :** C'était l'été 2015. J'étais déjà passé sur le quartier avant mais je n'y avais pas vécu. D'ailleurs quand je suis arrivé pour m'installer en 2015 je pensais que les Lentillères n'avaient pas changé. Ma dernière visite remontait à 2012 lorsqu'il n'y avait que le Pot'Col'Le plus quelques petits jardin. Les maisons du Bougie Noir et de Chez Papy venaient à peine d'être squattées. Mais il n'y avait pas toutes les autres maisons ou les autres lieux collectifs. Quand je suis arrivé, j'ai passé une semaine Chez Papy sans même me rendre compte qu'il existait tous ces nouveaux lieux-dits. Je ne m'y étais pas aventuré parce que pour moi c'était encore en friche. Je n'avais pas imaginé que ça avait pu changer autant en si peu de temps.

### ***Au delà de la relative tranquillité ici, qu'est ce qui te séduisait à l'idée de vivre sur le quartier ? Qu'est ce qui te touchait plus particulièrement ?***

**Selwyn :** J'ai vu les Lentillères comme une façon de lutter CONTRE ce projet d'écoquartier mais aussi POUR quelque chose, pour l'autonomie alimentaire notamment -mais pas uniquement. Une des choses que j'aime bien ici c'est le sentiment quotidien d'être dans un quartier alors que, en face, on a l'« Éco » quartier. C'est un terme de la SPLAAD<sup>9</sup> et de l'urbanisme français qui visent à créer un projet de gentrification<sup>10</sup> alors que ça reste des

9 - Société Publique Locale "Aménagement de l'Agglomération Dijonnaise". Société publique-privée qui gère le foncier du Grand Dijon et, de ce fait chapeaute le projet d'Écoquartier qui menace le Quartier Libre des Lentillères

10 - Concept initialement issu de la sociologie anglo-saxonne qui décrit le phénomène d'embourgeoisement urbain créé par l'appropriation d'un quartier souvent populaire (par l'habitat ou de nouvelles habitudes culturelles, économiques), par des personnes de couches sociales supérieures

appartements dégueulasses. Les matériaux qu'ils utilisent ne sont pas du tout écologiques. Mais comme la maison consomme moins d'énergie, ils disent que c'est « éco ». C'est vraiment de la poudre aux yeux.

Bon et puis pour les urbanistes ils mettent quelques appartements pour les pauvres au milieu d'appartements pour les riches et c'est sensé en faire un quartier progressiste. Ça c'est leur projet mais, nous, ici et maintenant, on est vraiment un quartier, avec une vie de quartier, avec une belle diversité de gens. Certain-e-s d'entre nous se sont radicalisés dans les années 68, d'autres dans le mouvement contre la loi travail en 2016 !! (rires). Il doit y avoir des gens de presque chaque continent. C'est vrai qu'il n'y pas grand monde qui vient d'Asie -une personne d'Afghanistan quand même- mais c'est pas mal pour une petite ville comme Dijon, où il y a très majoritairement des blancs français. Moi, j'aime bien ce contraste.

Aussi on a quelques bases d'une économie alternative. Entre autres avec le marché prix libre qui n'est pas le seul modèle possible. Quoi qu'il en soit, c'est beaucoup mieux que d'aller au supermarché acheter des légumes qui sont importés de je-ne-sais-pas-où.

Et il y aussi la récup'. Rien que pour donner un exemple, nous, notre collectif d'habitant-e-s, on a construit une maison de 50 m<sup>2</sup>, sur deux étages sans rien acheter à part des vis, quelques équerres, quelques bottes de paille (même si ça c'est aussi de la récup), des sacs de chaux et des liteaux -et encore pas beaucoup. Mais c'est à peu près tout. Tu vois les possibilités que ça offre !

***Tout à l'heure tu parlais d'une vie de quartier. Tout ça, ça ne s'improvise pas, alors on voulait te demander si tu étais satisfait des modes d'organisations ici ?***

**Selwyn :** À l'heure actuelle, le temps d'organisation large le plus abouti c'est l'AG mensuelle du quartier qui est ouverte à toutes celles et ceux qui font vivre les Lentillères. Quand moi je suis arrivé, il n'y avait pas eu d'AG depuis plusieurs mois. Alors quand on a pris la décision de construire une maison on s'est retrouvé dans une situation compliquée, on s'est demandé « mais comment on fait pour en parler, pour demander aux autres ? Est-ce que ça va à tout le monde ? Comment on se consulte ? ». Moi je suis arrivé dans un moment où beaucoup de monde s'installait ici et peut-être qu'avec quarante personnes c'était assez facile de gérer de façon plus informelle. Mais avec cent ou peut être cent cinquante personnes qui habitent, jardinent ou organisent des choses ici c'est impossible de ne pas formaliser un peu plus. De ce que moi j'ai pu observer j'ai la sensation que ça marche beaucoup mieux. On a acquis une meilleure pratique de ces AG.

Cependant, je ressens que, pour beaucoup de gens qui participent ici, ils n'ont pas beaucoup de tolérance à discuter longtemps. J'ai l'impression que pour beaucoup de personnes les AG ça ne donne pas très envie alors qu'il n'y a qu'une AG par mois. Au bout de deux heures, les gens veulent partir, mais deux heures de discussion dans un mois c'est pas beaucoup pour un quartier comme ici. Je sais qu'en Allemagne, les collectifs d'habitation ont des longues discussions collectives pendant des heures et des heures. Bon sûrement que c'est un peu trop, ce n'est pas toujours nécessaire.

Pour moi c'est un peu dommage parce que je me projette dans ce lieu dans une perspective révolutionnaire. Et ça, ça se traduit par l'envie d'être dans un processus continu qui consiste à relever le défi de toujours faire mieux les choses ensemble, et aussi d'être capable de critiquer notre organisation pour essayer de vraiment parler plus profondément de plein de sujets. Par exemple, qu'est ce que ça veut dire la gestion de ces espaces ? Quelles visions on a pour l'avenir ? On s'empare de ces questions parfois mais ça reste difficile de discuter tous ensemble pour partager nos visions. C'est dommage. Pour moi la force du quartier c'est aussi que tout le monde apporte quelque chose de la vie d'ailleurs, de ses expériences d'avant ou de tout ce qu'on a vécu comme individu. Ici, il y a vraiment des possibilités d'aller assez loin dans l'imaginaire.

Je pense que dans l'histoire du quartier il y a eu des époques où il y avait des AG qui discutaient plus du fond mais c'était moins évident qu'aujourd'hui, car c'était des moments plus conflictuels et plus difficiles. Ici, il n'y a presque personne qui dort toute la matinée, qui ne fait pas grand chose et je pense que tout le monde a un peu l'habitude de faire des choses tout le temps. Et c'est bien, c'est du pratique. Mais par contre, faut pas trop discuter. Et d'un côté j'aime bien parce que j'ai passé des époques de ma vie notamment à Barcelone où j'ai passé beaucoup beaucoup de temps à boire du thé, discuter, être beaucoup avec des ami-e-s. Je suis content aujourd'hui d'être dans un milieu où on se lève tôt, on commence à travailler, on fait des

choses,... Même si c'est vrai qu'avec mes autres projets en lien avec l'Indonésie, je ne suis pas toujours dans des choses collectives. Mais quand même je crois que j'aimerais bien que l'on reprenne ces discussions de fond qui existaient avant parce qu'aujourd'hui on discute essentiellement d'aspects pratiques. Ces discussions ça permet de savoir comment on veut vivre et pourquoi. Ensuite on peut le mettre en pratique.

Et puis, il y a d'autres sujets, ou d'autres aspects de nos vies dont on ne parle pas ici. Par exemple le questionnement autour du genre et du patriarcat. Moi, j'ai participé un peu au mouvement Queer. En Angleterre un peu mais surtout à Barcelone où on a essayé de trouver des moyens de déconstruire le patriarcat dans nos relations et tout ça. C'est quelque chose peu présent aux Lentillères à mon sens. Pour plusieurs d'entre nous ça manque un peu. Ou alors je trouve qu'on a du mal à parler de notre rapport à l'écologie. Tu vois, on va souvent soutenir la lutte à Bure contre la poubelle nucléaire mais ici on fait pas beaucoup de travail pour réduire notre dépendance à l'énergie nucléaire. Il n'y a que peu de questionnement collectif sur nos modes de déplacement. Parfois on se rend au même endroit, même juste à l'autre bout de la ville et on est que 4 à venir en vélo, tout le reste vient avec sa voiture !

Mais pour changer ces choses là dans nos vies et notre rapport à la consommation, il ne faut pas être dans une démarche de « sacrifice », au contraire il faut que ça se fasse dans un processus de découverte qui peut

apporter du plaisir. Je crois que l'on peut arriver à questionner toutes ces dépendances qui détruisent l'humain et le faire avec plaisir en découvrant et réalisant ensemble des alternatives.

***Et tu as des idées de comment faire pour que ces questionnements soient plus présents ?***

**Selwyn :** Je ne sais pas. On est dans un moment où c'est très très évident que tout le système du monde va changer et que les enfants d'aujourd'hui évolueront dans un environnement différent du notre. Il n'y a aucun doute sur le fait que le changement climatique va provoquer de grands bouleversements : des conflits, de grandes vagues d'immigration, des guerres et certainement un retour de régimes autoritaires. On peut s'attendre à une grave crise de la biodiversité, du sol. On a déjà conscience de tous ces problèmes qui existent et on peut imaginer que se profile la fin du monde. C'est très très difficile d'être conscient de ça et de savoir quoi faire parce que c'est trop... c'est trop ! C'est presque impossible de s'organiser autour de ces questions parce que c'est sûr qu'on a perdu. On a l'impression qu'il n'y pas moyen de sauver le monde ? Il n'y a aucune chance. Et dans une situation comme ça, si tu as un peu d'argent pour mettre de l'essence dans la voiture, pourquoi tu ne le ferais pas ?

Dans beaucoup de mouvements écolo, il y a une forte tendance à mettre en avant les choix individuels comme moyen de lutte pour réduire la consommation. Par exemple, en incitant à ne pas manger de viande ou d'autres produits de l'agriculture industrielle, ne pas prendre la voiture ou l'avion.

***Cet argument est souvent récupéré par les gouvernements ou les grosses entreprises pour dire que le problème écologique vient des individus et pas des grosses structures ou du système.***

**Selwyn :** Oui mais, à l'inverse, dans ces mouvements écolos il y aussi beaucoup de « radicaux » qui pensent que ça ne sert à rien si on ne change pas le système. Moi je comprend et je suis d'accord avec cette vision radicale. Mais je crois aussi que plus on est dans une relation de dépendance, et surtout de confort, envers le système, plus c'est difficile de changer le système. Je suis convaincu que si tu as une dépendance vis-à-vis des transports, de l'industrie de la bouffe et de tous ces trucs, ça sera encore plus difficile d'espérer changer le monde et on ne pourra rien faire. Moi, en ce moment, j'ai de l'argent, je travaille de temps en temps mais je sais que je peux vivre sans argent car je l'ai déjà fait. Comme ça, je me sens moins dépendant.

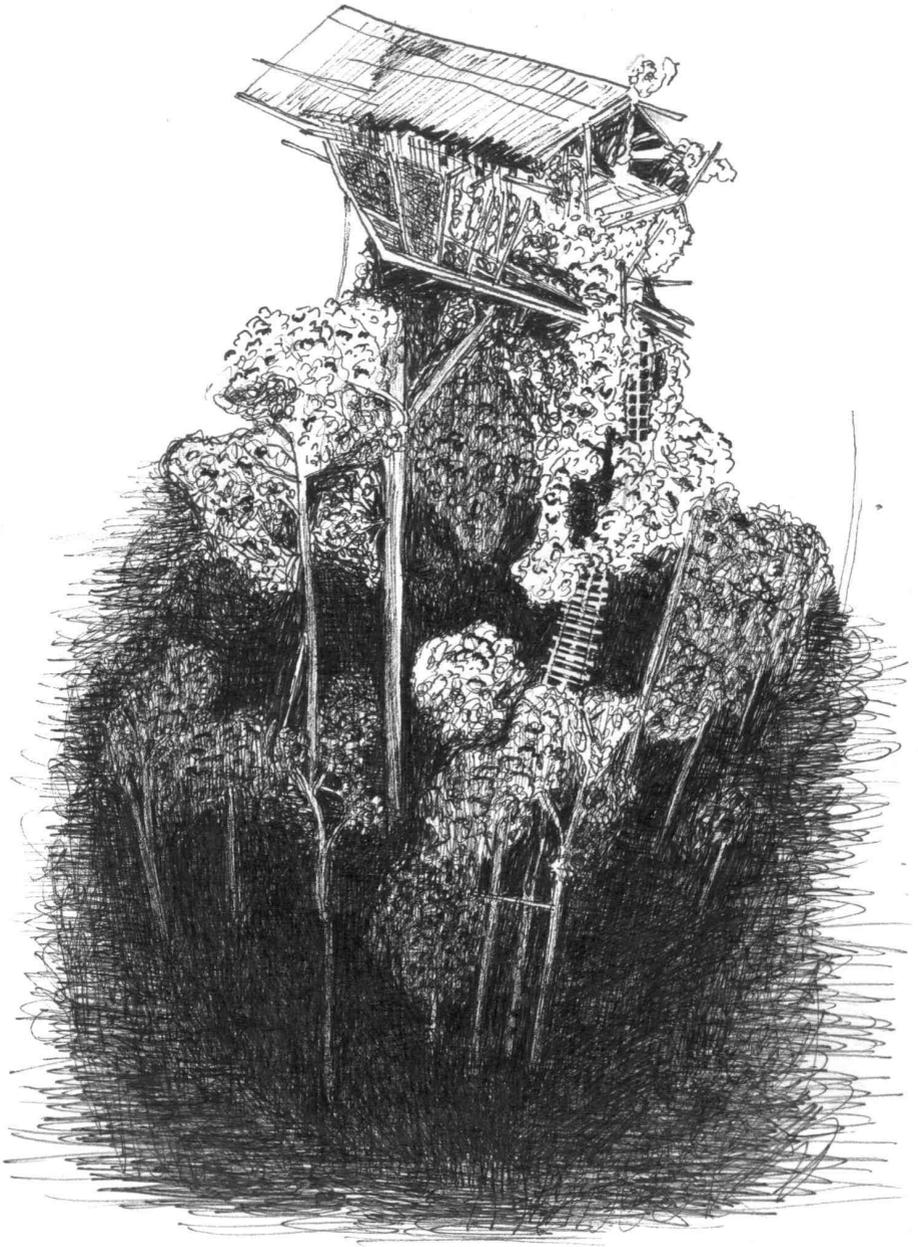
Je vais bientôt partir d'ici. Je vais mettre tout ce que je peux dans un sac à dos, le reste je vais le donner à des amis, mettre dans une poubelle où je sais pas où. Mais pour moi c'est important de ne pas avoir de dépendances sur les possessions. C'est pareil pour les voitures. Si j'utilise pas de voiture maintenant ça veut dire que je suis libre. Je voyage souvent et je ne prends jamais l'avion alors que je vais très loin. Refuser de prendre l'avion, ça représente beaucoup de travail et d'organisation, ça coûte plus cher, ça prend beaucoup de temps, mais je me sens plus libre car c'est un choix de prendre la vie un peu moins vite.

***Comme tu disais tout à l'heure il y a beaucoup cette question du « sacrifice ». Dans les années 70 le militantisme c'était « il faut se sacrifier pour la révolution » mais, aujourd'hui, on a envie qu'il y ait de la place pour la joie, la liberté individuelle,... Toi, tu sembles ne pas avoir cette sensation de te sacrifier mais pour certaines personnes, si elles devaient arrêter de prendre l'avion par exemple, la vie serait plus compliquée, elles ressentiraient qu'elles ont moins de liberté. C'est peut être ça qu'il faut transmettre : comment avoir de la joie même en renonçant à certaines choses.***

**Selwyn :** C'est compliqué parce qu'on sait toujours qu'il y a les gens qui travaillent beaucoup et gagnent pas assez pour payer leur appartement ou l'électricité, pour acheter le bon truc pour les enfants. La vie est dure pour beaucoup de gens. Nous, on a déjà un peu des privilèges, on ne travaille pas beaucoup mais tout l'argent qu'on gagne, on peut faire ce qu'on veut avec car on a peu de frais, avec le squat, la récup', le jardinage. C'est important de dire ça parce que si les gens comme nous parlent de la joie, de vivre libre il ne faut pas oublier non plus qu'il y a plein de gens obligés de participer au système. Et c'est difficile d'en sortir. On a fait le choix d'une vie un peu plus précaire parce qu'on squatte, que les flics peuvent arriver demain et expulser, mais ça ouvre aussi plein de possibilités pour trouver la joie. Je préfère tellement cette vie là.

C'est comme quand je fais du stop, je me retrouve souvent avec quelqu'un qui a un peu une vision romantique de comment je vis. Il dit « ah ! moi, j'aimerais bien faire ça mais j'ai trop besoin d'argent. Je ne peux pas sortir de ça » et moi je dis « pour moi

c'est un peu le contraire, je ne peux pas imaginer travailler tout le temps, quarante heures par semaine parce que j'ai trop besoin de temps et de décider moi-même de ce que je fais ». Pour lui, la liberté c'est d'avoir l'argent pour acheter ce qu'il veut, pour moi la liberté c'est d'avoir le temps pour faire ce que je veux.



MAISON PERCHÉE DES KOROWAI EN PAPOUASIE NOUVELLE-GUINÉE



EXPULSION DE TOT HILL CAMP - NEWBERRY - 1996



Pour suivre l'actualité du quartier  
*[www.lentilleres.potager.org](http://www.lentilleres.potager.org)*  
*[www.jardindesmaraichers.potager.org](http://www.jardindesmaraichers.potager.org)*

Pour contacter le quartier des Lentillères  
*[tierraylibertad@potager.org](mailto:tierraylibertad@potager.org)*

Le blog de Selwyn : *<http://awasmiffee.potager.org>*

Pour des remarques ou des questions sur les récits  
*[quartierlibre@potager.org](mailto:quartierlibre@potager.org)*

# RÉCITS DES LENTILLÈRES...

*À Dijon, le quartier libre des Lentillères se construit depuis six ans autour d'une lutte contre la bétonnisation des dernières terres agricoles de la ceinture verte. Jardins collectifs, fermes et maisons occupées, ont permis que, petit à petit, une vie de quartier se recrée. Aujourd'hui une foule de personnes aux horizons variés, mais réunie par l'envie de s'affranchir du monde marchand, s'y retrouve.*

*Ces "**Quartier Libre**" vont à leur rencontre.*

*De l'Angleterre aux Lentillères, en passant par la Papouasie Occidentale, nous suivons le parcours militant de **Selwyn**. Défense des espaces habités contre des projets imposés, squats de terres et d'arbres, mise en question des choix de société, manifestations lors des grands moments de mise en place des politiques libérales mondiales : ce sont là les trois dernières décennies de lutte qui ont forgé une partie de la culture politique des Lentillères qui se dessinent...*

